



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## Universitätsbibliothek Paderborn

**Bon an, mal an**

**Lavedan, Henri**

**Paris, 1908**

18 mai 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

*18 mai 1907.*

Voici venir les grandes ventes qui démantibulent l'amateur. Hier Chappey, aujourd'hui Mühlbacher, demain Sedelmeyer et ses quatre vacations... La raison du passionné de porcelaines, de gravures ou de tableaux commence à s'ébranler sous les chocs les plus rudes. C'est d'abord la réception du catalogue. En rentrant chez lui, le soir, il l'aperçoit, le distingue — dans son format magnifique et fatal — entre toutes les brochures et les journaux posés sur la table de l'antichambre. Il pousse aussitôt un soupir, gros de satisfaction, de désir, d'angoisse, de regrets : — « Ah ! oui ! » murmure-t-il, et ce ah oui ! signifie clairement : « Ce qu'à la fois je redoutais et souhaitais arrive... Le terrible et délicieux instant approche... Il est venu... C'est la vente Jéroboam ! Il va falloir que je me coûte

beaucoup d'argent, car les tentations seront nombreuses et fortes. Suis-je en fonds ? Pourrai-je y suffire ? Aurai-je le rein assez solide pour lutter avec le comte de Xintrailles, la marquise d'Aragon et les grands marchands, Goddam de Londres, Kolossaal de Francfort ou Trust de New-York. J'ai peur que non. Et cependant, pourquoi pas ? Il y a là des perles que je veux avoir, qu'il faut que j'aie... pour lesquelles je me fâcherais, sans faiblir, avec mon meilleur ami. Les aurai-je ? Si je les avais ? Quelque chose me dit : « Tu les aur... » Mais non ! non ! ce serait trop beau ! » Voilà ce qu'avec une quantité d'autres réflexions rapides, foudroyantes, amères et joyeuses tour à tour, renferme le : ah oui ! de l'amateur gémissant. Et son supplice ne fait que commencer. Il avait faim. Ce catalogue lui a coupé l'appétit. Il touche à peine aux plats. La terrine qu'il adore lui cause une impression pénible à cause de sa croûte qui lui rappelle un certain Chardin qu'il sait faire partie du cabinet Jéroboam et les fleurs fraîches que sa femme a mises innocemment dans un vase de grès ne lui font pas plaisir, parce qu'il se souvient d'avoir raté, il y a deux mois, un bouquet des toutes pareilles par Fantin-Latour. Il souffre. — « Tu ne manges pas ? lui dit la compagne de sa vie. — Je n'aime pas me charger le soir », répond-il doucement, et il reste muet, l'œil obstinément fixé dans le vague, comme les chats qui voient, paraît-il, des choses étonnantes que ne connaît

pas le regard de l'homme. Cette étrange attitude finit par inquiéter les siens au cours du repas silencieux et jusqu'au valet qui laisse choir les fourchettes... Mais le pauvre amateur n'y peut plus tenir, il faut absolument qu'il *en* parle, et alors, sans avoir l'air de rien, avec un rare et touchant bonheur de maladresse, il risque : « A propos... on va vendre Jéroboam ! » Et il n'a pas plus tôt achevé que sa femme, terrible et illuminée : « Ah ! je comprends ! Voilà donc pourquoi tu nous fais une tête ! » Et les enfants, rassurés, sourient et échangent des signes irrespectueux. Mais lui, froid en apparence, résolu à braver l'orage : « Eh bien, oui, c'est pour cela. Après ? Qu'y a-t-il de drôle ? » La mère de ses enfants lui réplique, avec une résignation qu'on sent remonter à des années : « Qu'il les ruinera avec sa manie, et qu'on a déjà bien assez de tableaux, Seigneur ! » Il aime mieux ne rien objecter. Le grand froid des scènes de famille plane sur la table où le dessert n'a pas de succès. Les enfants demandent la permission « d'aller jouer dans leur chambre ». On la leur accorde et ils quittent en hâte ce lieu pénible. Monsieur et madame restent seuls. Alors monsieur se lève et va prendre le catalogue de la vente Jéroboam qu'il avait posé sur une chaise, avant le dîner, afin de l'apercevoir de loin, tout en mangeant. Il s'installe, le sourcil résolu, les lèvres serrées, il extrait de la poche de son gilet un crayon et il feuillette, en marquant d'une petite croix les

numéros sur lesquels il « marchera ». Il y a des croix presque à chaque page, des croix simples qui veulent dire *peut-être*, des croix doubles qui signifient : *très sérieux*, et enfin des croix triples, rageusement appuyées, qui exigent : *il faut que j'aie ça !* A tracer ces dernières, généralement le crayon se casse, et madame qui, du coin de l'œil, voit toutes ces croix, pense : « C'est moi qui les porte ! »

Le jour de la vente — à moins qu'il ne soit millionnaire — l'amateur pousse et n'a rien.

\*  
\* \*

C'est un fait divers, oublié déjà. Il n'a peut-être pas cependant passé complètement inaperçu, car il a paru aux échos de théâtre, et les échos de théâtre, nul n'en ignore, sont lus et goûtés en France, autant et plus qu'un article de Jules Lemaître ou de Bourget. Il s'agit de M. Cartereau, le régisseur du théâtre Sarah-Bernhardt, qui s'est tué d'un coup de fusil, il y a quelques jours, — dans une crise de neurasthénie, paraît-il. Hé quoi ? Neurasthénique, ce solide et grand garçon ? Est-ce croyable ? M. Cartereau avait accompagné Mme Sarah Bernhardt dans tous ses grands voyages, il s'acquittait de sa tâche avec l'intelligence la plus zélée, et ses camarades avaient pour lui une très affectueuse estime.

Excellent régisseur, propre à tout, espèce de

Maître Jacques des petits emplois, il jouait aussi un peu la comédie. Sa stature de Goliath et sa voix de stentor le vouaient de préférence aux rôles de figuration décorative et impressionnante. Y avait-il au *trois* un beau décor farouche de crypte ou de prison ? Il était là comme chez lui. Avait-on besoin, à telle minute du drame, d'un assommeur, d'un athlète, d'un géant de foules ? Cartereau était tout indiqué. Pour les pittoresques figures de gens d'Église du seizième siècle, il était aussi très précieux, faisant évêque à l'énorme anneau, monumental abbé ou moine gourmand à la Dumas père. Enfin, il ne comptait plus les triomphes remportés par la seule et muette éloquence de ses attitudes dans l'emploi des geôliers. Il savait adresser la parole à un condamné à mort, tirer un verrou, porter des clefs, une lanterne et une cruche *dans l'esprit* du personnage et de l'époque. Maintes fois, de rouge vêtu et les bras nus croisés, il fut, près du billot et de la hache, un bourreau d'une inimitable splendeur. Et il s'est tué ! Pauvre Cartereau ! Cette bonne grosse tête était-elle donc si faible en dépit de son apparente solidité ? C'est à se demander si, d'avoir coopéré à tant de meurtres de théâtre, pris part à tant de crimes historiques et par conséquent *arrivés*, n'avait pas à la longue troublé sa naïve cervelle ? Qui saura jamais les tempêtes de ces crânes obscurs ?

Cartereau avait aussi la spécialité des bruits de coulisses, et il apportait à leur bonne exécu-

lion le soin le plus minutieux. Dans *Varenes* — que Lenotre et moi fîmes représenter place du Châtelet il y a quelques années — c'était lui qui était chargé, à l'acte de Sainte-Menehould de « faire la berline qui s'éloigne ».

Il se tenait donc dans la coulisse un fouet d'une main, un paquet de grelots de l'autre, et, dès que la voiture et ses quatre chevaux étaient sortis de scène, il faisait claquer le fouet et agitait les grelots pendant plusieurs secondes en espaçant et en réglant son tapage qu'il amortissait peu à peu en un *diminuendo* de la plus savante exécution. Les yeux fermés, un postillon s'y serait trompé. Mais par malheur, durant les premières secondes, le bruit de Cartereau couvrait deux ou trois répliques échangées en scène et qui demandaient à n'être pas perdues pour l'intelligence de la pièce. Je le priai donc *d'adoucir* un peu. Il crut discerner dans mes paroles une critique, et je l'entends encore se justifiant avec une véhémence amertume.

— Je suis fâché de vous contredire, monsieur, mais mon bruit est bon. Je l'ai travaillé. Mon bruit est juste, il est vrai, il est la vie même. Il doit être ainsi et pas autrement. C'est la seule façon dont je le sente.

Et, les yeux presque pleins de larmes, il prenait à témoin, en me les présentant, le fouet docile et les grelots qui bruissaient dans sa main frémissante. Rien n'est plus respectable que ces amours-propres et ces scrupules professionnels.

Je n'ai jamais revu Cartereau, mais aujourd'hui je ne veux pas laisser partir cet humble artiste sans lui dire un mot d'adieu et lui confesser publiquement que j'avais tort. Son bruit était bon, en effet. Si par hasard il m'entend, je suis sûr que cela lui fait plaisir.

\*  
\*\*

Aimez-vous les mots qu'on surprend au passage, j'allais dire *au vol*, ces fragments et bribes de conversation qui vous laissent pensif et permettent d'imaginer à peu près la qualité, l'état d'âme de ceux qui les ont prononcés ou bien au contraire vous déconcertent par leur bizarrerie et le désaccord qu'il y a entre eux et les êtres de la bouche desquels ils s'échappent ? Moi, rien ne m'amuse autant. En voici trois bien nature que j'ai recueillis un de ces après-midi au jardin du Luxembourg.

Le premier :

Deux fillettes de seize à dix-huit ans passent, marchant vite, l'air de trottins modestes et pauvres. Elles sont gaies. De quoi parlent-elles ? D'amour sans doute ? Non. L'une dit à l'autre :  
« Eh bien, il faut tirer une diagonale... »

Le second :

Deux bourgeois, un gras et un maigre, assis sur un banc. Ils s'expriment et réfléchissent avec



lenteur. Je m'approche à l'instant où le maigre déclare, le doigt sentencieux... « Mais Aristide le Juste n'était pas assez riche pour les payer... » Là nous touchons à la politique, évidemment.

Et enfin le troisième que j'ai trouvé d'une philosophie particulièrement émouvante et profonde :

Ce sont deux vieilles, mais vieilles bonnes dames qui marchent tout petit, en se donnant le bras.

— Ah ! dit l'une, tout s'en va, je t'assure, tout s'en va !

Et l'autre, la rabrouant.

— Mais non !... C'est nous qui nous en allons.